

Idéalisme  
et  
relativisme.

—  
Existence  
du  
monde extérieur.  
(Suite.)

ni lois générales, il n'y a de vrai que l'expérience personnelle, qui change pour chacun à chaque instant.

6° *Relativisme transcendantal de Kant* (critique de la raison pure). — Nous ne connaissons les choses que telles qu'elles nous apparaissent : leur nature véritable nous échappe (noms et phénomènes). Nous ne pouvons affirmer la réalité de Dieu, de l'âme, de l'univers, sans tomber dans des *antinomies*.

7° Fichte, Schelling, Hegel, disciples de Kant, poussèrent plus loin encore la doctrine du maître.

Pour le premier, il n'y a qu'un principe, le *moi*, qui produit tout et explique tout (panthéisme).

Pour le second, au-dessus du moi, il y a l'*absolu*, qui comprend en lui l'identité du moi et du non-moi, du sujet et de l'objet.

Pour Hegel, l'*absolu* c'est l'*idée* ou la *pensée* dont tout dérive; Dieu et le monde n'existent qu'autant que nous les pensons.

Ce sont des êtres en puissance. Dieu, c'est l'*éternel devenir*.

*Réfutation de l'idéalisme et du relativisme subjectiviste.* — Nier l'objectivité des concepts de la raison et l'existence du monde extérieur, c'est aller contre le sens commun et n'admettre ni le témoignage de l'intelligence ni celui des sens. C'est nier la possibilité de la science.

Il faut reconnaître : 1° Que les *sens* nous font connaître le *monde extérieur*, non pas peut-être absolument tel qu'il est, mais avec des qualités que nous pouvons déterminer;

2° Que la *conscience* nous fait connaître le moi et ses phénomènes;

3° Et enfin que, par la *raison*, nous connaissons une réalité objective en dehors de nous, Dieu, avec ses caractères d'être absolu et parfait.

La théorie spiritualiste, qui a pour elle l'autorité de la science et surtout celle du bon sens, sera donc un *dogmatisme* mitigé de *relativisme*.

La réfutation de l'idéalisme suffit à prouver la *possibilité* et la *réalité* du monde extérieur.

2<sup>e</sup> LEÇON

ONTOLOGIE : ÊTRE ET MODES GÉNÉRAUX DE L'ÊTRE  
ACTIVITÉ, ESSENCE, PROPRIÉTÉ, NATURE, SUBSTANCE

## I. — ÊTRE

L'être est *tout ce qui existe ou peut exister*.

Aucune chose ne peut être conçue autrement que comme une chose qui est ou qui peut être; ce qui n'est pas et ne peut pas être, aucune intelligence ne saurait le concevoir. La notion d'être est celle qui réunit le minimum de la compréhension et le maximum de l'extension.

Il y a l'être *existant* et l'être *possible*.

L'être *possible* en soi est celui dont l'existence ne répugne pas, n'implique pas contradiction. Il ne répugne pas, il n'implique pas contradiction, parce qu'il est susceptible de vérité, c'est-à-dire qu'il peut se concevoir, qu'il est intelligible, qu'il a son idée, son type, son essence dans l'intelligence divine. Un être peut être possible en soi (possibilité *intrinsèque*), et cependant ne pouvoir être réalisé, si les conditions qu'exige sa réalisation font défaut.

Un être *impossible* serait celui dont l'existence entraînerait cette absurdité : être et ne pas être en même temps. C'est ce qu'on appelle impossibilité métaphysique ou absolue. Exemple : un cercle triangulaire est une impossibilité absolue, parce qu'il serait à la fois et ne serait pas un cercle, un triangle.

Nulle cause ne peut produire ce qui, de soi, est absolument impossible, et il faut dire, non que Dieu ne le peut faire, *mais que cela ne peut se faire*, observe saint Thomas.

Une idée ou un concept qui se contredit n'est pas une idée, puisqu'elle pose et supprime à la fois la représentation de la chose dont elle est l'idée.

C'est ce qui a lieu pour l'idée de cercle triangulaire. C'est ainsi que l'idée d'une sphère infinie ne peut pas exister, même comme idée, parce qu'une sphère est un volume qui a des limites et que l'infini n'a point de limites, de sorte qu'une sphère infinie serait une sphère qui, à la fois, aurait des limites puisque ce serait une sphère, et n'en aurait pas puisqu'elle serait infinie.

(Voir Balmès, *Art d'arriver au vrai*, chap. IV, les différentes sortes de *possibilités*.)

**Principes qui dérivent de la notion d'être.** — De la notion d'être découlent immédiatement les trois grands principes premiers qui conditionnent toute pensée, toute existence : les prin-

cipes d'*identité*, de *contradiction*, et d'*exclusion du milieu* ou du tiers exclu (on les a étudiés à la 12<sup>e</sup> leçon de *Psychologie*). Ils sont la loi essentielle de la pensée, parce qu'ils expriment la nécessité où elle est, pour exister, de ne pas se contredire elle-même, d'être d'accord avec elle-même.

**Non-être.** — A l'être est opposé le *néant*, le *non-être*, qui n'est que la négation ou l'absence de l'être, comme l'ombre est la négation ou l'absence de la lumière. On ne peut le concevoir par lui-même, car il n'est pas; mais on le conçoit par l'être qu'il supprime ou restreint. « Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être? » (BOSSUET.)

## II. — MODES GÉNÉRAUX DE L'ÊTRE : UNITÉ, VÉRITÉ, BONTÉ

Les propriétés métaphysiques de l'être, que les scolastiques nomment transcendantaux (lat. *transcendere*, de *trans*, au delà, et de *scandere*, monter), sont : l'*unité*, la *vérité*, la *bonté*. Ce sont les divers aspects ou modes généraux de l'être.

Tout être est un, vrai, bon. « L'être, l'unité, la vérité et la bonté, sont la même chose. » (FÉNELON.)

**L'unité.** — L'*unité*, c'est l'*absence de division*, c'est ce qui fait qu'un être est indivisible en lui-même et distinct de tout autre.

Tout être est un, sinon il ne serait plus un être, mais plusieurs êtres. Ce qui est un n'est jamais plusieurs, comme tel. « Ce qui est multiple par les parties, remarque saint Thomas, est un par le tout; ce qui est multiple par les accidents est un par le sujet; ce qui est multiple par le nombre est un par l'espèce; ce qui est multiple par l'espèce est un par le genre; ce qui est multiple par les actes est un par le principe. » Il n'y a pas de multitude sans unité. Le nombre procède de l'unité; c'est une collection d'unités. La notion d'unité précède donc celle de multiplicité, bien qu'on ne puisse la définir qu'en l'opposant à la multiplicité.

L'unité est plus ou moins parfaite, suivant la perfection même de l'être. Il y a l'unité de l'indivisible : par exemple, celle de la nature spirituelle, et l'unité du composé : par exemple, celle de l'homme, de l'animal, de la plante, et, en général, de toutes les choses indivises, mais susceptibles de division.

« L'homme est le plus *un* des êtres qui tombent sous nos sens : il a l'unité de cohésion du minéral, l'unité d'organisation de la plante, l'unité de mouvement et de développement de l'animal; il a la personnalité, qui est une unité plus haute, et qui, en se déroulant dans les heures successives de la vie, aboutit en définitive à une unité dernière de mérite et de démerite, résultante suprême de tous nos actes. » (A. RAVELET.)

**La vérité.** — La vérité, considérée *objectivement*, c'est-à-dire en elle-même, se confond avec l'être : elle est *ce qui est*; considérée *subjectivement*, c'est-à-dire dans ses rapports avec l'intelligence, elle est la *réalité intelligible*; l'être, objet de l'intelligence.

Saint Thomas la définit : l'équation de l'intelligence avec son objet. Il ne faut pas entendre le mot *équation* dans son sens rigoureux, mais dans le sens de conformité de l'idée avec la réalité; car la connaissance adéquate des choses n'est pas possible à l'homme.

Dieu connaît toutes ses œuvres, comme il se connaît lui-même, parfaitement. L'équation de la créature avec la pensée divine qui l'a conçue, la conformité de l'être avec la science de Dieu, c'est la vérité la plus haute, la vérité *métaphysique* : c'est l'idéal à atteindre.

On appelle *vérité logique* l'équation de l'intelligence finie avec l'objet qu'elle connaît.

L'intelligence divine est la règle et la mesure des choses, et les choses, à leur tour, sont la règle et la mesure de l'intelligence humaine. C'est en cela que consiste la différence entre la vérité métaphysique et la vérité logique. Toutes les deux sont la conformité des choses et de la pensée; mais, dans la première, les choses se conforment à la pensée, tandis que, dans la seconde c'est la pensée qui se conforme aux choses.

« Pour bien penser, je dois rendre ma pensée conforme aux choses qui sont hors de moi. Dieu ne rend pas sa pensée conforme aux choses qui sont hors de lui; au contraire, il rend les choses qui sont hors de lui conformes à sa pensée éternelle. » (BOSSUET. Lire *Conn. de Dieu et de soi-même*, IV, VIII.)

Prétendre que c'est la raison qui doit régler son objet et lui donner des lois au lieu d'en recevoir, c'est dire que c'est elle qui fait la vérité, et qu'une chose n'est vraie qu'autant qu'elle la juge telle. Ce n'est pas le concept qui fait la vérité de l'objet : c'est la conformité avec l'objet qui fait la vérité du concept. Nos connaissances se rapportent à des objets qu'elles supposent et qui n'en dépendent point. La vérité a sa réalité antérieure à nos conceptions, indépendante de nos jugements, et ceux-ci ne sont vrais ou faux que parce qu'ils y sont conformes ou qu'ils s'en écartent.

La vérité est-elle créée? Si on parle de la vérité en tant qu'elle est en Dieu, oui; si on parle de la vérité en tant qu'elle est dans les choses, non.

**Le vrai et le faux.** — « Le vrai, c'est ce qui est; le faux, c'est ce qui n'est pas.

« On connaît la fausseté d'une chose dans la vérité qui lui est contraire; le faux, qui n'est rien de soi, n'est ni entendu ni intelligible.

« On peut bien entendre ce qui est; mais jamais on ne peut entendre ce qui n'est pas. On croit quelquefois l'entendre, et c'est ce qui fait l'erreur; mais en effet on ne l'entend pas, puisqu'il n'est pas.

« Le néant n'est point entendu et n'a point d'idée<sup>1</sup>; car l'idée étant l'idée de quelque chose, si le rien avait une idée, le rien serait quelque chose. Il n'y a nulle vérité<sup>2</sup> dans ce qui n'est pas : il n'y a donc aussi rien d'intelligible; mais où l'idée de l'être manque, là nous entendons le non-être.

« De là vient que pour exprimer qu'une chose est fautive, souvent on se contente de dire : Cela ne s'entend pas, cela ne signifie rien; c'est-à-dire qu'à ces paroles il ne répond dans l'esprit aucune idée.

<sup>1</sup> On sait que l'idée est la représentation intellectuelle des choses. Le néant, qui n'a point d'idée, signifie que l'intelligence ne saurait concevoir ou se représenter le néant, pris en soi.

<sup>2</sup> C'est-à-dire nul être, nulle réalité, rien d'effectif.

« L'idée étant ce qui représente à l'esprit la vérité de l'objet entendu<sup>1</sup>, le faux et le mal, comme faux et comme mal, sont un non-être qui n'a pas d'idée, ou, pour parler plus correctement, ne sont pas un être qui ait son idée. » (BOSSUET, *Logique*, I, XIV.) Le mal n'a point de nature ni de subsistance; car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la loi, une perte de raison et de droiture? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la corruption, la ruine de la nature. (Id., *Sermon sur l'honneur*.)

« L'idée du faux n'est que l'éloignement de l'idée du vrai, de même que l'idée du mal n'est que l'éloignement de l'idée du bien. Ce qui, dans notre esprit, répond à ces termes faux et mal, c'est le vrai qui exclut le faux et le bien qui exclut le mal.

« Ce qui pourrait nous tromper, c'est que nous donnons au vrai et au faux, et même au néant, un nom positif; mais de là ne s'ensuit pas que l'idée qui y répond soit positive: autrement le néant serait quelque chose, ce qui est contradictoire.

« Le terme négatif présuppose toujours quelque chose de positif dans l'idée, car toute idée est positive. Le mot *ingrat* présuppose qu'on n'a point de reconnaissance et qu'il y a un bienfait oublié ou méconnu. Le mot *d'incurable* présuppose un empêchement invincible à la santé. Pour bien entendre un terme négatif, il faut donc « considérer ce qui lui répond de réel et de positif dans l'esprit ». Ainsi ce qui répond à l'idée *d'invincible*, c'est une force supérieure à celle des autres. Quand on parle d'un être *immortel*, on y suppose tant d'être et tant de vie, que le non-être n'y a point de place. Quand on dit: *Dieu est immuable*, on pourrait croire que ce terme n'enferme rien autre chose qu'une simple exclusion de changement. Mais, au contraire, cette exclusion du changement est fondée sur la plénitude de l'être de Dieu. Parce qu'il est de lui-même, il est toujours, et il est toujours ce qu'il est, et il ne cesse jamais de l'être.

« De sorte que le changement, qui est signifié par un terme positif, est plutôt une privation que l'immutabilité: parce qu'être changeant n'est autre chose qu'une déchéance, pour ainsi parler, de la plénitude de l'être, qui fait que celui qui est proprement, c'est-à-dire qui est de soi, est toujours le même. » (BOSSUET, *Logique*, I, passim.)

**La bonté.** — *La bonté, le bien*, c'est toute chose désirable, c'est l'être lui-même en tant qu'objet de la volonté.

Il est dans la nature de tout être de tendre à sa perfection, à son complément; plus il en approche, plus il possède de bien. On peut donc définir le bien: *la perfection de l'être*, ou la tendance à cette perfection, et dire avec saint Thomas: *Le bien, c'est ce que tout être désire*, ce pourquoi tout être existe, par conséquent la cause finale suprême de tout être.

On appelle *bonté métaphysique* d'un être son degré d'être, sa perfection. Tout ce qui existe, par cela seul qu'il existe, a une perfection. Il y a la même proportion entre les degrés de perfection qu'entre les degrés d'être.

Tout être est bon, en tant qu'il est, bon en soi absolument<sup>2</sup>. « Pour juger de la bonté d'un être, dit saint Thomas, il ne faut pas l'envisager sous quelque rapport particulier, mais en lui-même et par rapport à l'univers, dans lequel il

<sup>1</sup> La vérité de l'objet entendu, c'est-à-dire ce qu'il y a d'être au fond de l'objet, ce qui le constitue, son essence.

<sup>2</sup> C'est la parole de saint Paul: « Toute créature de Dieu est bonne, et Dieu est souverainement bon. » (TIM., IV, 14.)

tient très bien sa place, comme tout autre. » La perfection de l'univers, qui est le bien général de tous les êtres, requiert l'inégalité des choses, afin que tous les degrés du bien et de la bonté soient remplis, et que l'univers et les êtres qu'il renferme puissent exister.

*Le mal n'est que la privation d'un bien qu'on devrait avoir.*

— Le mal n'existe que dans le bien, parce que le manque, la privation ne peut exister en soi. « Le mal n'étant autre chose que la corruption du bien et de l'être, son fond est dans le bien et dans l'être même. Tout le mal qui est dans les créatures a son fond dans quelque bien. Le mal ne vient donc pas de ce qui est, mais de ce que ce qui est n'est ni ordonné comme il faut, ni rapporté où il faut, ni aimé, ni estimé où il doit être. » (BOSSUET, *Traité du Libre arbitre*, XI.)

*Le mal ne peut exister en Dieu*, qui est le souverain bien; il ne peut exister que dans les choses créées. Si l'on entendait par mal la privation d'un bien quelconque, le mal existerait dans tout ce qui est créé, parce que ce qui est créé ne possède, par sa nature, qu'une certaine somme de bien; mais ce n'est pas là la vraie notion du mal. Ainsi ce n'est pas un mal qu'un être ne possède pas les qualités qui ne sont pas dues à sa nature: ce n'est pas un mal que le minéral n'ait pas les qualités du végétal; le végétal, celles de l'animal; l'animal, celles de l'homme.

Ce mal, qui consiste dans les imperfections ou défauts des créatures, est ce qu'on appelle *mal métaphysique*. Les idées de bien et de mal, dans les créatures, étant relatives, le bien lui-même peut paraître un mal, quand on le compare à ce qui est mieux, parce qu'il renferme l'absence d'une perfection. A ce point de vue, demander pourquoi il y a du mal dans le monde, c'est comme si on demandait pourquoi les créatures ne sont pas infinies, ce qui implique contradiction dans les termes; car Dieu ne saurait créer des êtres infiniment parfaits. Ce n'est pas toute absence de bien qui est un mal pour un être, mais l'absence du bien dû à sa nature.

*Le mal* n'est donc pas un être, une substance, une créature; il est une certaine absence du bien dans les êtres, une privation du bien que les êtres doivent avoir; il consiste en ce qu'un être est privé de quelques-uns des attributs de sa nature, en ce qu'il manque de ce qui est nécessaire à l'intégrité de son être ou de son acte: — à l'intégrité de son être: l'absence de vision, par exemple, n'est pas un mal dans la pierre, parce qu'il est contre la raison que la pierre jouisse de la vue; mais elle le serait dans l'animal, naturellement doué de vision; — à la perfection de l'acte: le mal existe quand l'être n'accomplit pas ce qu'il doit: les actes de sa nature, ou quand il ne les accomplit pas suivant la loi ou le mode voulu.

Ainsi un être est mauvais, parce qu'il manque de quelque degré d'être et de bien dû à sa nature: l'homme est mauvais, parce qu'il manque de vertu; l'œil, parce qu'il est malade.

*Le mal moral* existe dans un certain bien qui, privé d'un autre bien, à savoir de sa fin légitime, est uni à une fin illégitime. La jouissance des sens, par exemple, est un bien en soi; mais l'intempérant, qui la veut hors de l'ordre exigé par la raison, la prive de sa fin légitime. Il ne se propose pas cette privation, sans doute, car le mal n'a par lui-même rien qui sollicite les désirs de la volonté; mais il recherche une satisfaction désordonnée.

Considéré dans les choses volontaires, le mal est de deux sortes : le mal qui punit et le mal qui souille, la peine et la faute. Le mal qui souille est plus grand que le mal qui punit ; il est le seul mal véritable : il diminue tout bien créé et s'attaque au souverain bien ; — mais Dieu infiniment bon ne perd rien de sa perfection infinie, et la créature coupable, quoique viciée dans son être et dans son but, demeure toujours bonne en ce qu'elle est, puisque tout être est bon en soi. La faute entraîne toujours quelque mal après elle ; la punition, au contraire, arrête le cours du mal qui souille et ses conséquences mauvaises. Dieu est auteur du mal qui punit, non du mal qui souille. La punition prive la créature de son bien, tandis que le mal qui provient de la faute est directement opposé au bien incréé, dont il viole les lois. La faute est donc un plus grand mal que le châtement ; le châtement empêche et réprime la faute, et en cela il a quelque chose de bien : il rétablit l'ordre, qui est le bien.

Le bien seul est cause, puisqu'il faut être pour être cause ; or tout être est bon autant qu'il est ; le bien, étant seul cause, est en ce sens la cause du mal : sans bien il n'y aurait pas de mal, puisque le mal n'est que la privation du bien. Dieu, en cherchant le bien universel, est la cause du mal accidentel qui en est la conséquence, mais qui n'est pas un mal réel, puisqu'au contraire c'est l'obtention d'un plus grand bien. Dieu ne veut pas la mort pour elle-même, mais pour le bien général ; il ne veut pas le châtement pour le châtement, mais pour le bien qui en résulte. « Quoique Dieu soit la cause universelle du bien, dit saint Thomas, il n'est pas la cause des maux en tant que maux, mais tout le bien qui leur est adjoint à Dieu pour cause. » Saint Augustin tient le même langage : « Comment celui qui est la cause de l'être pour tout ce qui existe pourrait-il être la cause du non-être, c'est-à-dire que ce qu'il a produit perde son essence, tende vers le néant ? » (*Mœurs des manichéens.*)

« Le mal n'a pas de cause efficiente, mais seulement une cause déficiente, » maxime scolastique, reproduite par Leibniz dans ses *Essais de théodicée*.

Une cause efficiente est une cause positive ; une cause déficiente, une cause négative. « On entend assez, dit Bossuet, que le positif, c'est ce qui pose et qui met ; et que le négatif est ce qui ôte. » Le mal est une négation, un défaut, une privation ; il n'a donc pas de cause positive, efficiente. Chercher au mal une cause, c'est en chercher une au néant, au non-être. « Comme le néant n'a point de cause, dit encore Bossuet, le péché (le mal moral), qui est un défaut, une espèce de néant, n'en a point. » Cause étant un terme positif, c'est improprement qu'on dit cause négative, les deux termes s'excluent ; ce qu'on appelle cause négative, cause déficiente, n'est pas à proprement parler une cause, c'est l'absence de la cause positive. Exemple : Le soleil produit le jour (cause efficiente) ; l'absence du soleil, la nuit (cause déficiente). La volonté agissant suivant sa loi, tendant à sa fin, c'est le bien, c'est la perfection de l'être moral (cause efficiente) ; la volonté entraînée par les passions, abdiquant, sortant de sa voie, cessant de tendre à sa fin, c'est le mal, c'est une perte, une déchéance de l'être moral (cause déficiente). Faire le mal, c'est défailir, tomber du bien, succomber. Les termes qui expriment le mal sont des négations : in-justice, in-iquité, in-gratitude, dés-ordre, faute, manquement, déchéance, faiblesse.

### III. — ACTIVITÉ : PUISSANCE ET ACTE

« L'activité est une conséquence de l'existence, » dit saint Thomas. Pour bien comprendre la notion de l'activité, il faut avoir celle de la puissance et de l'acte.

Au sens métaphysique, la puissance est la faculté de recevoir ou d'agir ; d'où la puissance passive et la puissance active. L'acte est l'exercice de cette dernière puissance ; par exemple, la pensée est l'exercice de la raison ; la statue est en acte dans l'esprit du sculpteur, qui la tire du marbre. La puissance passive n'est qu'une pure capacité naturelle, une réceptivité, une possibilité d'existence ; tel est l'état du minerai de fer relativement à la chaleur qu'il recevra dans les hauts-fourneaux.

Il y a, entre l'acte et la puissance, la même différence qu'entre l'actuel et le potentiel : l'énergie latente qui est dans les corps au repos, la science chez l'enfant qui s'instruit, la statue dans le bloc de marbre, sont à l'état potentiel ou en puissance.

L'acte est proportionné à la puissance, et celle-ci est proportionnée à l'être. Il suit de là que le degré d'activité d'un être marque la place qu'il occupe dans l'échelle des êtres. Dieu est au sommet de l'activité, parce qu'il est au sommet de l'être.

Dieu, acte pur. — Dieu est acte pur, suivant la belle définition d'Aristote et de saint Thomas ; c'est-à-dire qu'il est tout en acte et que rien en lui n'est en puissance. Rien en lui ne peut être, tout est. Il s'est défini lui-même à Moïse : « Je suis Celui qui suis. » Le degré initial de la puissance, c'est l'être abstrait, dont le concept est le plus vide, le moins compréhensif de tous, car il se vérifie même dans la simple possibilité ; l'expression suprême de l'acte ou de l'actualité, c'est-à-dire de la perfection, de la possession de tous les degrés d'être, c'est l'infini absolu, c'est Dieu.

Mélange d'acte et de puissance dans la créature. — Dans la créature, au contraire, il y a mélange de puissance et d'acte et passage de la puissance à l'acte. J'ai souvent la faculté ou puissance de connaître ou de vouloir une chose, sans pour cela la connaître et la vouloir actuellement.

« Le monde est un perpétuel passage de la puissance à l'acte, un perpétuel retour de l'acte à la puissance. Certaines choses commencent, et d'autres finissent ; les unes deviennent, les autres cessent. Le devenir, c'est le passage de la puissance à l'acte ; la cessation, c'est le retour de l'acte à la puissance.

Comment s'opère le devenir ? — « Est-ce la puissance qui, d'elle-même, produit l'acte, qui le tire de son fond ? Si vous supposez une puissance active qui n'ait en elle-même aucune passivité, aucune réceptivité, oui, vous devrez dire qu'elle seule suffit à produire l'acte ; mais vous devrez ajouter, en même temps, qu'elle le pose tout entier hors d'elle-même ; car, si elle le posait en elle-même, il y aurait eu auparavant une puissance de recevoir encore non satisfaite, ce qui est contre l'hypothèse. Cette puissance purement, pleinement active, qui en elle-même est tout acte, qui ne peut produire du nouveau que hors d'elle-même, qui le produit sans qu'il survienne rien en elle, c'est la cause première, c'est l'acte pur, c'est Dieu.